

Notre époque

Celui qui ne voyage pas¹

Malgré la facilité des déplacements proches et mêmes lointains, celui qui ne voyage pas est encore un type assez fréquent. Je ne parle pas de ceux que les nécessités de la vie retiennent à leur labeur, j'entends celui qui a des loisirs ou du moins des vacances. Qu'il demeure à Paris ou en province, c'est un homme attaché à ses habitudes et qui a mis en elles son plaisir. Surtout c'est un homme sans imagination, ou au contraire un homme de trop d'imagination et qui a épuisé en rêves toute sa curiosité. Mais ce dernier motif est assez rare, tandis que le premier, l'absence de pouvoir imaginaire, est au contraire fort commun. L'homme sans imagination se représente aussi les pays lointains mais il se les représente tout à fait semblables à ceux où il vit et même généralement beaucoup moins séduisants. S'il était attiré ce serait par quelque curiosité historique ou naturelle, ou même fabuleuse, car tout cela se trouve sur le même plan dans son esprit, mais il en a tant entendu parler qu'il croit les connaître et cela ne le requiert plus. Les images de toutes sortes ont également et d'une manière encore plus directe défloré pour lui l'art et la nature. À force de voir représentés les oasis du Sahara, Saint-Pierre de Rome, le Pont-du-Gard ou les landes bretonnes, il croit en revenir. Il a presque une nausée des châteaux de la Loire et il souhaite un endroit du monde où l'on soit enfin délivré de Chenonceaux et de Chambord. Si son imagination lente à s'émouvoir lui représente encore un lieu d'agrément, c'est un coin de nature plus confortable que pittoresque, une prairie, un clos, un ruisseau qui coule sans cascade tentatrice pour les photographes ou les paysagistes. Ce qui le retient, ce n'est pas, comme il arrivait jadis, la peur de l'inconnu, c'est la peur du connu. Il sait qu'après un voyage sans péripéties, il se retrouverait devant une image dont ses yeux sont déjà saturés. Je l'ai dit, il n'a pas d'imagination.

Celui-ci ne voyage pas parce qu'il en a trop et qu'il a été attiré de bonne heure par trop de choses variées entre lesquelles il n'a pas su faire un choix. Il aurait voulu être partout à la fois, c'est pourquoi il est resté au seul endroit où ses désirs contradictoires étaient conciliables, chez lui. Les images du monde, loin de le rebuter par leur insistance, l'attirent et le retiennent toutes à la fois. Il a tant médité sur chacune d'elles qu'il les possède mieux que s'il se décidait à aller jouir de leur réalité. Il sent pourtant que s'il prenait un parti, il en éprouverait de grandes satisfactions, mais son plan n'est pas encore assez mûri. Il remet son premier voyage à l'année prochaine et n'oublie pas de renouveler son abonnement au « Tour du monde » et d'aller rêver à la gare d'Orsay, devant l'hôtel de ville de Saumur qui est une de ses fantaisies.

Parmi ceux qui ne voyagent pas, il y a aussi le naïf qui croit avoir voyagé parce qu'il est allé en Auvergne ou au bord de la mer avec sa famille. Il ne voyage plus, il se repose. Il en a pour la vie. Il a vu. Il sait ce que c'est. Pour peu que vous vous y prêtiez, il va vous faire le récit de ses aventures, qui se sont grossies d'année en année. C'est un type ridicule. Autrefois, on s'amusait beaucoup à ses dépens et, au dix-huitième siècle, il fut le héros d'une petite épopée burlesque dont on n'a pas encore perdu le souvenir, « le Voyage à Saint-Cloud par mer avec retour par terre ». La facétie est encore drôle du bonhomme, ou plutôt du coquebin, qui se fait accompagner au port

¹ *La Dépêche*, 42^e année, n° 15.716, Jeudi 3 août 1911, Toulouse, p. 1.

Saint-Nicolas, au Louvre, par toute sa famille, et après des adieux déchirants, croit s'embarquer pour les îles sur un vaisseau de haut bord, prend les claires-voies où les lavandières de Chaillot étendaient leur linge pour les échelles du Levant.

Le début de ce livret est amusant et tourne joliment en dérision le Parisien qui n'est jamais sorti de Paris ; mais la moquerie atteint en même temps le voyageur prétentieux qui croit avoir tout vu parce qu'il a fait cinquante lieues au-delà de Pontoise : « La passion de voyager, dit notre petit satirique, est sans contredit la plus digne de l'homme ; elle lui forme l'esprit en lui donnant la pratique de mille choses que la théorie ne saurait démontrer. Je puis en parler aujourd'hui avec connaissance de cause. Il n'y a rien de si sot et de si neuf qu'un Parisien qui n'est jamais sorti des barrières ; s'il voit des terres, des prés, des bois et des montagnes qui terminent son horizon, il pense que tout cela est inhabitable ; il mange du pain et boit du vin sans savoir comment croît l'un et l'autre. J'étais dans ces cas avant mon voyage (le voyage à Saint-Cloud !) : je m'imaginai que tout venait aux arbres. J'avais vu ceux du Luxembourg rapporter des marrons d'Inde et je croyais qu'il y en avait d'autres dans des jardins faits exprès qui rapportaient du blé, du raisin, des fruits et des légumes de toutes espèces ; je pensais que les bouchers tenaient des manufactures de viande et que celui qui faisait la meilleure était le plus fameux ; que les rôtisseurs fabriquaient la volaille et le gibier, comme les limonadiers fabriquaient le chocolat ; que la Seine fournissait la morue, le hareng-saur et tout le poisson qu'on vend à Paris ; que les teinturiers ordinaires faisaient le vin à huit et dix sols pour les cabaretiers, mais que le bon se faisait aux Gobelins, comme y ayant la meilleure teinture ; que la toile et les étoffes venaient dans certains endroits comme les toiles d'araignée derrière ma porte, et enfin que les fermiers généraux faisaient l'or et l'argent... Mais je suis bien revenu aujourd'hui de toutes mes erreurs et de mon ignorance de la nature, et il ne me fallait rien moins, pour cela, que le voyage au long cours d'où, par la grâce de Dieu, je suis de retour, et dont je donne ici la relation au public ». Certes, depuis que ceci a été écrit, l'ignorance a beaucoup diminué. Elle s'est éloignée, plutôt, et si elle ne porte plus sur les choses aussi proches de nous, elle est à peu près demeurée la même, malgré les efforts de l'enseignement pour les choses lointaines.

Comme ceux qui restent chez eux, sourds et aveugles à toutes les tentations du départ, il y a encore le désabusé, celui qui a été déçu par une première expérience et qui ne recommencera pas à se fier aux menteries des agences et des prospectus illustrés, il y a le voluptueux qui frémit à l'idée des tables d'hôte et des lits de hasard, il y a le paresseux, il y a le maniaque, il y a l'ironiste, qui hante volontiers les gens, dont le spectacle désordonné lui suffit. La vision d'un train de plaisir avec ses voyageurs ahuris lui enseigne, mieux que tout traité, la joie du chez soi, de l'allée où l'on se promène, de la chambre fraîche où l'on se repose. Il se voit, une valise à la main, quêtant un mauvais logis dans une ville inconnue et rit à son lit accueillant qui l'attend. Tous ces gens qui ne voyagent pas ont tort assurément, mais on ne refait pas son âme, et pour que le voyage ait des charmes évidents, il faut avoir l'âme voyageuse. Tous ceux qui partent par imitation, par mode, par lassitude, par ennui, sont loin de trouver à leurs déplacements le plaisir de celui qui est vraiment né pour les voyages et qui se trouve heureux dès que le train s'ébranle, dès que le paquebot a levé l'ancre. Il ne faut pas oublier que, si divers soit le voyage entrepris, on voyage toujours et d'abord avec soi-même. C'est soi-même que l'on retrouve à toutes les stations, à la porte de tous les hôtels, devant tous les monuments et tous les paysages. Voyager pour se distraire, mauvais calcul. Celui qui ne se plaît pas avec soi, dans la solitude, a de grandes chances pour ne pas s'y plaire davantage en changeant de lieu de rendez-vous, car le voyage est une solitude qui marche, mais une solitude plus certaine encore que l'autre. Je sais bien qu'il y a l'imprévu, mais il n'y faut pas trop compter. L'imprévu arrive ou n'arrive pas, et sa quête peut laisser une déception pire que toutes les monotonies, un énervement qui gâte le voyage le mieux combiné. Mais des joies ou des ennuis du voyage, je laisse à d'autres, mieux édifiés que moi, le soin d'en parler. Comme je puis plutôt me ranger parmi ceux qui ne voyagent pas, c'est à ceux-là que je me suis particulièrement intéressé. Je laisse au voyageur Octave Uzanne la psychologie de celui qui voyage.

Remy de Gourmont.